



*A MACCAGNO*

CROQUIS D'APRÈS NATURE

**L**E soleil triomphait des dernières brumes du matin. Le lac Majeur reflétait le ciel bleu de l'Italie, et la brise le faisait frissonner comme un manteau de moire. Gaie-ment la cloche du bateau s'agitait lorsque nous passions devant quelque village aux maisons peintes en rose. Une petite embarcation se détachait alors de la rive et, glissant sur les eaux du lac sous l'effort de vigoureux rameurs, venait

# A MACCAGNO

CROQUIS D'APRÈS NATURE



Le soleil triomphait des derniers brumes de l'Italie, et la brise le faisait frissonner comme un manteau de moire. Gaiement la cloche du bateau s'agitait lorsque nous passions devant quelque village aux maisons peintes en rose. Une petite embarcation se détachait alors de la rive et, glissant sur les eaux du lac sous l'effort de vigoureux rameurs, venait déposer à notre bord les voyageurs de l'endroit. Un arrêt de quelques minutes, puis un coup de sifflet, et nous reprenions notre marche ou plutôt notre course sur le lac bleu; et le petit bateau, le village et son église disparaissaient bientôt l'horizon.

Avril allait commencer. On sentait la vie sourdre et bouillonner de toutes parts, et la sève gonflait les bourgeons prêts à éclore. Des amandiers semaient la neige de leurs fleurs dans les vignes encore desséchées, et le gazon reverdi s'étoilait de primevères. A notre gauche, les pentes étaient garnies de châtaigniers, et de délicieux sentiers de montagne se croisaient et s'entre-croisaient à leurs pieds au milieu des genêts et des bruyères. De-ci, de-là, quelques chaumières au toit couvert de lichen et de graminée. Qu'on y devait vivre heureux loin du monde et du bruit! Tandis que je m'abandonnais à mes réflexions, la cloche du bateau retentit de nouveau. Nous approchions d'un village plus considérable et qui possédait le luxe d'un embarcadère. C'était Maccagno, si je m'en souviens bien.

L'église, avec ses murailles couvertes de fresques assez criardes, était perchée sur un rocher et dominait le petit bourg

qui s'efforçait de grimper jusqu'à elle. Les maisons rouges et jaunes ouvraient au soleil leurs fenêtres, ou séchaient des linges et des étoffes. Sur les terrasses, des orangers en espalier étendaient leurs bras verts à cette bienfaisante chaleur. Onze heures sonnaient et la lumière devenait éblouissante. Mais là-haut vers l'église, et plus bas dans le village aux gaies habitations, régnait un morne silence. Toute la vie s'était concentrée sur le chemin qui longeait le lac. Il y avait la grand monde en effet. Des paysans et des paysannes entouraient un groupe de jeunes gens qui s'apprêtaient à partir. Ils avaient mis leurs plus beaux habits et tenaient au bout d'un bâton tout leur petit bagage. Étaient-ce des conscrits qui avaient reçu leur feuille de route, ou des chercheurs d'aventures qui voulaient voir du pays? Je ne sais, mais les adieux étaient tendres et bien des yeux se mouillaient de larmes.

Le bateau approchait. En arrière du gros de la troupe se tenaient trois personnes qui attirèrent nos regards. Groupe charmant et mélancolique: une vieille femme, une jeune fille et un garçon de dix-neuf à vingt ans. La vieille était la mère, sans doute; le travail et les années avaient courbé sa taille et blanchi ses cheveux. Elle semblait succomber sous le poids d'une hotte lourdement chargée, et sa tête penchée sur sa poitrine nous dérobait son visage. Elle pressait dans ses mains les mains du jeune homme, immobile et muette, incapable de trouver une parole à cette heure suprême du départ. Quant au fils, c'était évidemment le coq du village; son regard assuré et ses prétentions à la toilette le disaient assez haut. Un beau garçon, du reste, à la chevelure blonde et à la moustache naissante. Un sentiment de naïve admiration pour lui se lisait dans les yeux de la jeune fille placée à ses côtés: était-elle sa soeur, ou sa fiancée, la jeune fille aux doux yeux noirs? Quoi qu'il en fût, le bateau s'approchait; trop de regards se fixaient sur le beau garçon pour qu'il se laissât aller à quelque démonstration de tendresse.

C'est bon pour des femmes, tout cela. Il repoussa doucement de la main la pauvre vieille, et courut se joindre à la troupe des paysans qui attendaient, sur le bord, qu'on eût établi le pont volant du débarcadère. Le bateau allait stopper, quelques tours de roue agitaient encore l'eau du lac et la changeaient en blanche écume, puis tout mouvement s'arrêta. Ce fit alors un tumulte de voix, une scène de confusion indescriptible. Parents et amis voulaient serrer la main et donner une dernière accolade à ceux qui partaient. En ce moment, la vieille femme que j'avais remarquée se précipita en courant, malgré sa hotte et ses cheveux blancs; elle arriva jusque sur le bord. Oh! serrer encore la main de son enfant adoré! Oh! le presser encore une fois sur son sein! Mais elle dut renoncer à ce bonheur: il avait déjà traversé le petit pont, il était sur le bateau. Un coup de sifflet, et l'impitoyable machine reprit sa marche, et le vide se fit, et l'abîme se creusa entre la mère et l'enfant! La jeune fille avait levé les yeux, et, rougissante comme une églantine, elle lança un baiser d'un geste passionné au bien-aimé qui s'en allait. Puis, suivant l'exemple de sa compagne, elle se jeta à genoux sur la route poudreuse et cacha sa tête dans son tablier. Et c'est ainsi que nous les laissâmes, sans regard et sans voix, images vivantes de la désolation.

Bientôt, un chant s'éleva de l'avant du bateau: c'était mon voyageur et ses amis qui, nonchalamment assis en cercle, entonnaient une chanson à boire. Le beau gars aux cheveux blonds versait du vin à la ronde et faisait sa partie dans le chœur à gorge déployée... Il se servait aussi de larges rasades et j'aimais à me figurer qu'il cherchait à noyer sa tristesse dans le vin noir de son pays. Pas une seule fois il ne se retourna vers Maccagno, qui s'éloignait peu à peu de nous... Peu à peu aussi le débarcadère et le quai du village, si animé tout à l'heure, redevinrent mornes et déserts. Seules les deux silhouettes de femmes agenouillées restèrent immobiles, toujours à la même

place, tandis que la brise effleurant les eaux du lac leur apportait les chants joyeux des jeunes gens. Lorsque Maccagno commença à disparaître dans la brume, aussi longtemps que mes yeux me le permirent, j'aperçus les deux abandonnés le front dans la poussière...

Et tandis que sur le bateau les rires et les plaisanteries allaient leur train, je pensais à la pauvre vieille et à la jeune fille. Bientôt il leur faudrait relever la tête et reprendre seules le chemin de leur demeure. La main dans la main, elles graviront le sentier escarpé au milieu des vignes et des amandiers en fleurs. Et pour la mère, jamais la hotte n'aura été si lourde et la montée si longue, car elle est âgée et malade, et elle songe que c'est pour la dernière fois qu'elle a vu son fils, son soutien et son orgueil. Seules elles prendront le chemin qui serpente sous les châtaigniers et elles rentreront dans la cabane qui maintenant est vide sans lui...

A mes côtés, le tumulte redoublait: les paysans chantaient, ou jouaient à la *mora*. De temps à autre, gaiement la cloche du bateau tintait et de nouveaux voyageurs montaient à bord. Mais le soleil revêtait en vain sa parure de fête; en vain les flots dansaient joyeux sous les rayés du soleil, les villas s'étalaient coquettes au bord de l'eau; en vain la nature se montrant plus admirable et le cadre plus magique. Le ciel et les flots de ce lac aux beautés incomparables me semblaient mortellement tristes, car j'avais vu que là comme ailleurs, sous le soleil d'Italie comme sous nos brumes du Nord, l'existence humaine n'est faite que de déchirements et d'incessantes séparations.

